



archyves.net

HISTOIRES DE LECTURE

Centre national du livre, 2001

yves PAGÈS

Confession d'un lecteur en diagonale

Avant d'exhumer dans des livres tel jardin intime, telle croisée des chemins ou tel terrain d'aventure, j'ai commencé par voir la réalité à travers la glace sans tain du langage. « Antichambre », « catacombes », « entresol », « faux plafond », « cage d'escalier », « cœl-de-bœuf »... autant de barbarismes qui, employés à tort et à travers, sont longtemps restés obscurs à mes yeux. Mais l'expression la plus entêtante, opaque, impénétrable dont je me souviens, c'est celle qui scandait chacun de mes départs en vacances. À peine entré dans la gare, je lisais sur un panneau indicateur : « Salle des pas perdus ». Il y avait dans cette expression un nœud de significations qui prêtait une apparence métaphysique aux verrières géantes qui surplombaient la fourmilière humaine. Cette salle-des-pas-perdus, était-ce la consigne des objets jamais égarés ? Était-ce le hall des voyageurs soucieux de perdre leur temps ? Était-ce le rendez-vous des êtres doués d'un sens de l'orientation hors du commun ?

J'avais beau chercher une explication de visu, l'espace arpenté de long en large n'apportait aucune réponse à mes questions. Ce nom de baptême auréolait l'endroit d'un mystère qui se révélait décevant, une fois sur place. Et le contraste entre cette drôle d'appellation entrée dans les mœurs et le presque néant quotidien qu'il recouvrait avait déjà mis la puce à l'oreille au gosse de six ans que j'étais et qui ne savait à qui adresser le cercle vicieux de ce genre d'interrogation. Aujourd'hui encore, il arrive que je me demande, en redébobinant le fil de ma mauvaise foi précoce, pourquoi le pipi-room se surnomme aussi « petits coins », comme si pareil cabinet (de lecture) défaisait les règles en usage de la géométrie euclidienne à force d'y lire quelques pages par-ci par-là (en diagonale).

Faute de résoudre ces énigmes de la vie courante, mon entrée en sixième n'a fait qu'aggraver mon cas. Rétif à l'idée de devoir finir un bouquin (souvent entamé aux toilettes), je n'ai lu que la fiction d'actualité faisant la « une » des journaux qui traînaient à la maison. Et voilà comment je suis passé à côté de la littérature qui occupait les interminables rayonnages de mon appartement. Pourtant, il y en avait du volume à portée de la main, mais non, je préférais de beaucoup la flânerie en plein air. J'étais

un petit piéton amateur qui préférerait répondre à l'appel du dehors, qui voulait sortir de la cellule familiale plutôt qu'attendre sur mon lit la chute, édifiante ou pas, du énième pensum romanesque qu'on empilait à mon chevet. Sous prétexte d'évasion, ces devoirs de lecture m'emmuraient vivant dans ma chambre. Entre les bouquins et moi, il y avait une ville à parcourir et ses inscriptions à déchiffrer.

Et c'est durant mes déambulations sur les trottoirs parisiens que j'ai appris à lire vraiment. Là, je me suis imprégné des palimpsestes de dazibaos révolutionnaires, des graffiti obscènes de vespasiennes, des derniers avis d'expulsion, des petites annonces de la boulangère, du cadavre exquis des couvertures de magazine au kiosque, des professions de foi sur les panneaux électoraux, des plaques d'hommage aux résistants assassinés par l'occupant nazi, des tracts abandonnés sur le trottoir, des piteuses blagues d'emballages de Carambar, du courrier de mes parents décacheté en douce, des fresques publicitaires défraîchies sur les murs aveugles, du nom des chevaux arrivés dans l'ordre du tiercé, des articles du règlement intérieur du square, des motifs gendarmesques de PV glissés sous les essuie-glaces de voitures, des patronymes inconnus barrés ou surajoutés sur les boîtes aux

lettres, des planches anatomiques légendées du boucher chevalin, des traces de marelles à la craie sur le trottoir, des « Défense d'afficher, loi de 1881 », des consignes sanitaires des bains municipaux visités par effraction, des programmes du cinéma X du boulevard Sébastopol, des appels à prendre la Bastille jusqu'à Nation et surtout de l'enseigne du maroquinier qui, en contrebas de ma fenêtre, me narguait en ces termes : « Yves, gros, demi-gros ».

Bien plus tard, j'ai lu dans le *Dictionnaire des rues de Paris* que la ruelle où j'habitais s'était appelée, il y a une poignée de siècles, rue des Mauvaises-Paroles, anciennement coupée en son milieu par la rue des Singes, obliquant vers la rue Troussenonne. Tous ces lieux-dits tournaient autour du même axe : les pavillons Baltard du ventre de Paris. J'avais huit ans à l'époque de leur démolition. Il ne me reste rien de cet immense marché couvert, sinon le trou noir qui s'ensuivit. Mais ce vertigineux chantier des Halles a, depuis lors, servi de matrice imaginaire et de fosse commune à tous mes romans publiés.

Je suis donc né titi intra-muros et n'ai jamais rêvé que d'un métier : coursier (autrement dit, lecteur en plein air). Arriver à connaître ma ville natale par cœur, m'y reconnaître partout, par lambeaux de vécus interposés — défi que je

ne me lasse pas de relever sur ma motocyclette, et, à mes moments perdus d'auteur, en dressant la cartographie impossible d'une fiction urbaine. Trouver les meilleurs raccourcis, slalomer entre les files de voitures, griller quelques feux rouges, se frayer une contre-allée sur le trottoir d'une rue en sens interdit, voilà une activité qui décalque à bien des égards celle de l'écriture et de la lecture enfin réconciliées. D'autant que ces échappées belles motorisées permettent soudain au flux de conscience de relâcher ses inhibitions, ses censures, ses idées fixes, pour entrer dans une sorte de rêve éveillé qui mêle l'abstraction mentale au paysage traversé. Cela fait plus de vingt ans que je pratique cette confusion des genres, en roue libre ou à livre ouvert, ce qui revient au même.